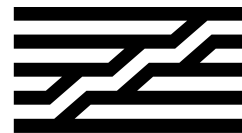


Hors-série : No Borders (sans frontières)

Dans le cadre des 50 ans des Rencontres d'Arles, « Un podcast, une œuvre » invite la journaliste Lydie Mushamalirwa à réaliser cinq épisodes hors-séries sur la photographie. Elle donne la parole à cinq photographes ayant exposé aux Rencontres et dont les œuvres font partie de la collection du Centre Pompidou. Elle interroge leur engagement à travers le thème de la frontière. Les artistes livrent un regard singulier et inédit sur leur pratique et sur la société.

À la rencontre de Valérie Jouve

Dans ce podcast, Valérie Jouve parle de la société, du vivre ensemble, de singularité et de résistance. Elle s'appuie en particulier sur sa série de personnages photographiés dans leur environnement urbain, avec laquelle elle tente de « réhabiliter l'image de la marge ».



Code couleurs :

En noir, la voix de Valérie Jouve

En bleu, la voix narrative

En violet, les extraits musicaux

En rouge, toute autre indication sonore



Transcription du podcast

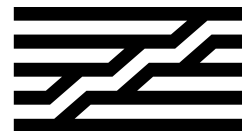
Temps de lecture : 5 min

[jingle de l'émission] *No Borders (sans frontières)* est une série de podcasts du Centre Pompidou. Cinq photographes sont invités à parler dans vos oreilles des frontières traversées, explorées ou questionnées dans leurs œuvres. Bonjour, bonsoir et bienvenue.

Tout mon travail tente de réhabiliter l'image de la marge, du singulier, qui sont pour moi les éléments d'ouverture de notre société. Il y aura donc des personnages qui, au-delà de toute appartenance sociale ou raciale, expriment le besoin de tenir cette liberté d'être autre.

Certaines séparent la mer de la terre, d'autres séparent les centres urbains de leurs marges. Mais la plupart de ces frontières, explorées par la photographe et cinéaste Valérie Jouve disparaissent à l'image. Il n'y a plus que la force et la singularité du vivant.

Sous le drap noir de sa chambre photographique, Valérie Jouve passe beaucoup de temps à chercher, puis à poser le cadre idéal. Le cadre idéal, c'est celui qui nous ferait ressentir la singularité, justement : celle d'un lieu, d'un arbre, d'un paysage ou d'un corps.



Dans la série *Les Personnages*, ce sont les corps qu'elle saisit ou met en scène sans jamais les figer. Ils sont là, puissants, vivants. En fait, ils sont comme la terre : toujours en mouvement. À Brooklyn, à Marseille ou en Palestine, ils semblent tous nous dire qu'il est possible d'habiter l'entre-deux, d'être d'ici et à la fois d'ailleurs, et donc que rien n'est figé, rien n'est arrêté et tout, peut-être, est à réinventer.

Il y a une frontière énorme entre la réalité et une image regardée ou composée, cadrée. On est encore beaucoup dans une relation à la photographie selon laquelle, si on montre ça, c'est que c'est la réalité. Or, on voit bien que l'hors-champ n'est pas présent dans l'image et dans l'hors-champ, il peut y avoir une explication de cette image qui est l'inverse de ce qu'on veut en dire.

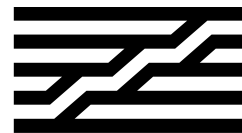
Même une image dans un reportage est une image qui a été construite et qui ne montre pas obligatoirement tous les tenants et les aboutissants d'une situation. Il y a une dimension fictionnelle qui n'est pas donnée aux gens quand ils voient l'image, puisque c'est la seule construction mentale que l'on essaie de redonner à l'image.

Il n'y a plus de frontière entre la dimension documentaire de la photographie et sa dimension fictionnelle. La photographie nous apprend qu'il ne faut pas croire les images.

[virgule sonore]

Comme pour certains personnages, il y a une mise en scène, on pourrait croire que je construis les personnages alors que ce sont des rencontres. Je photographie des personnages que j'ai rencontrés et j'essaie avec eux de voir quelle image pourrait montrer le mieux possible leur puissance et leurs singularités.

C'est ça qui m'intéresse : ce sont souvent des personnalités fortes. C'est souvent des gens qui, par exemple, ne savent pas obligatoirement ce qu'ils veulent faire, mais ce à quoi ils ne veulent pas appartenir.



Il y a des gens de tout niveau social qui peuvent avoir cette conscience que ce monde ne leur convient pas et qu'ils ne veulent pas y adhérer. La majorité des gens avec qui j'ai travaillé sont des gens qui ont eu des vies accidentées, qui n'ont pas obligatoirement eu un parcours en ligne droite.

Je me demande si la notion même de personnage ne viendrait pas du fait même qu'ils seraient liés à la résistance, à résister à quelque chose.

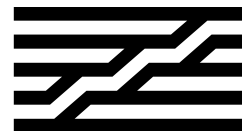
Ma ville est une ville populaire. Les hommes et les femmes avec qui je travaille ont encore cette conscience et cette fierté particulière d'appartenir à ce corps collectif qu'on appelle le peuple. C'est avant tout une question de culture, une forme d'éthique et de dignité.

Mais notre époque voit ce corps disparaître. Dans mon travail, j'ai nommé ces survivants les personnages. Ils savent combien le monde est fou et qu'il faudrait être fou soi-même pour fonctionner en son centre. J'appartiens aussi à ce peuple. Je viens d'une région très ouvrière. Saint Etienne, c'est vraiment un creusé de la mine.

J'ai grandi avec un grand-père qui était un ancien mineur et quand je parle de dignité, d'éthique, s'il y a une chose qu'il m'a transmise c'est que la culture ouvrière – qui n'est pas une culture uniquement du non-savoir. Non, c'est simplement un autre type de savoir qui a développé un autre rapport au monde, une autre façon de créer du collectif et de la solidarité.

Il faut savoir qu'à une certaine époque, les ouvriers n'avaient rien à envier à la culture bourgeoise. Ils étaient très fiers de leur culture. Dès que tu dis « lutte des classes », tout le monde rit aujourd'hui. « Mais Valérie, il n'y a plus de classe », me dit-on. C'est un mot, mais il y a toujours des classes sociales.

[virgule sonore]



Ce que la photographie me permet de dépasser en termes de frontières, c'est aussi la géographie. Parce qu'aucune de mes images ne stipule où elle a été réalisée.

Je dirais qu'il y a 20 ans, ça énervait les gens, surtout le public néophyte, qui pense qu'on doit toujours noter le lieu de la prise de vue.

Mais je ne vais jamais faire une image, par exemple, sur Marseille. Que ce soit en France ou en Palestine ou à New York, il y a quelque chose que je trouve incroyable, c'est qu'il y a des gens qui sont nés à un endroit et qui sont de cet endroit.

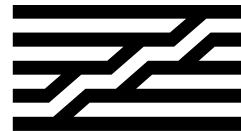
Il y a des gens qui sont nés à un endroit mais qui sont au monde, et dans mes rencontres, dans la façon dont les gens sont avec les autres, je sens vraiment la différence. Je dirais que j'ai vraiment la sensation d'être née au monde et que quand je commence une image, par exemple, avec une personne, c'est essentiellement cet état d'être au monde que j'essaie de transmettre avec la photographie.

[*extrait musical : Toute une nation de Blondino*]

J'aimerais tellement que ma photographie abolisse les frontières et que d'un coup, on se mette à penser au monde et puis à l'humanité, et à comment on vit ensemble dans ce monde. Je pense que c'est quand même la question qui devient de plus en plus urgente et on se perd dans des grandes réflexions très complexes sur l'économie, sur les relations entre les pays. Je pense que c'est quelque chose qui ne peut pas se penser sans cette question d'être au monde.

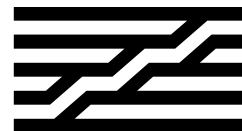
Si je peux réunir des mondes dans un même espace à travers des images et qu'un corps se trouve au milieu de ces images, c'est un peu comme habiter un espace d'un certain monde. Plus ça va, plus je me rends compte qu'avec la photographie et cet amour que j'ai du montage, on peut construire une grande forêt en plein milieu de Paris.

On peut construire des utopies. Rien ne nous en empêche, et l'utopie est quelque chose d'éminemment politique.



Les images ne peuvent rien si ce n'est continuer à porter des utopies qui me font vivre pour faire mon propre film. C'est encore la seule chose que la photographie peut me permettre de construire, au-delà des faits et des éléments du quotidien, mais aussi des frontières, au-delà des frontières, ça c'est clair.

[jingle de l'émission] C'était un podcast du Centre Pompidou. Vous pouvez retrouver tous nos podcasts sur le site internet du Centre Pompidou, sur ses plateformes d'écoute et ses réseaux sociaux. À bientôt ! [jingle de l'émission]



Crédits

Écriture et réalisation : Lydie Mushamalirwa

Éditorialisation : Célia Crézien

Mixage : Ivan Gariel

Design musical : Sixième Son

Extrait musical : Blondino, *Toute une nation*

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite

Application Centre Pompidou accessibilité

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite

Livrets d'aide à la visite

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc

Suivez-nous sur

Facebook - Centre Pompidou, publics handicapés

et Accessible.net